

VICTORIA LECOINTE

Les Murmures du ventre

roman



Par l'autrice du roman
Le Sac à main d'une autre vie

Victoria Lecointe

Les Murmures du ventre

© Victoria Lecointe, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9228-0

Image : Shutterstock.com/filip robert

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Et l'on aboutit à ce paradoxe que
la libération de la femme
ne libère pas la mère
du XXI^e siècle. »
Elisabeth Badinter,
Messieurs, encore un petit effort...

Lorsque j'ai rencontré Astrid et Élise, j'ai été frappée par le contraste qui existait entre elles. L'une était grande et brune, l'autre petite et blonde. Mais la différence ne s'arrêtait pas là : l'une était résolument indépendante et désabusée, l'autre absolument candide et idéaliste. De façon presque logique, l'une détestait la grossesse, l'autre l'adorait.

J'étais loin de me douter que l'une risquerait de perdre son bébé et que l'autre risquerait de perdre l'amour. Si l'on me l'avait demandé, je n'aurais pas imaginé les choses ainsi. Pourtant, elles m'ont tout dit, tout livré : leurs désirs profonds, leurs noirs secrets. De ces choses que l'on ne se dit qu'entre femmes, tout bas, à huis clos. Ces choses que l'on voudrait crier, mais que l'on tait. Je devenais soudain la détentrice de maux que l'on me demandait de révéler, quitte à trahir leur confiance.

Mais lorsque j'ai rencontré ces deux femmes, j'étais surtout loin d'imaginer ce qu'elles me feraient découvrir sur moi-même.

Trois mois

Chapitre 1

Allongée sur la table d'auscultation, j'attendais le verdict du gynécologue. Il ménageait son apparition, faisant remuer d'angoisse les jambes de mon mari et ouvrant la brèche de l'échappatoire à mes pensées distraites. Culotte retirée, pieds dans les étriers, j'attendais sagement, fixant l'écran noir sur lequel étaient reproduites les échographies. Enfin, quand il y avait quelque chose à y voir, ce qui n'était toujours pas mon cas.

« *Les propos de la ministre de l'Éducation sur l'usage de tablettes à l'école, ça devrait lui plaire ça.* ». Voilà ce que m'inspirait réellement cette attente, un sujet d'article à proposer à Stanislas, le rédacteur en chef du magazine pour lequel je travaillais. Le Daily Chic était résolument féminin, il avait pris le tournant de l'angle maternel après des années à cibler le lectorat 20-25 ans. Quand ce lectorat avait approché les 35-40 ans, il était devenu nécessaire de leur parler bébé. « *L'éducation, ce n'est pas loin du sujet, non ?* ». Cela faisait des semaines que j'essayais, désespérément mais discrètement, de suggérer à Stan que le magazine devrait proposer des articles à orientation politique. Autrement, comment faire avancer la société sur tous les sujets que nous nous targuions de dénoncer ? Il fallait veiller à rester cohérent.

Malheureusement, mon discours mal rodé n'avait pas pris avec mon supérieur. « *Il nous faut de la maman, des bébés, des bambins. Comment je fais pour tomber enceinte ? Pourquoi mon bébé ne dort-il pas ? Tous ces trucs-là.* ». Voilà ce qu'il m'avait répondu. Avec mon charisme légendaire, je m'étais tue et j'avais acquiescé. Que pouvais-je dire d'autre ? Si j'avais accepté de travailler dans un magazine féminin, je ne pouvais pas espérer révolutionner le monde, aussi fort l'eus-je voulu. Ces choses-là ne se font pas par la simple force de volonté. Force de volonté que je n'avais pas, de toute façon, sinon j'aurais postulé dans un magazine politique, je n'aurais pas écouté Maman qui jugeait que c'était « *bien trop risqué de nos jours* ». Elle craignait les déséquilibres mentaux, les extrémistes, les anarchistes, bref elle craignait de perdre sa fille de mille et une façons.

Le problème qui définissait toute ma vie : je n'avais jamais su dire non. Ça m'avait pris toute petite déjà. Quand ma mère me demandait de faire quelque chose, il ne me serait pas venu à l'idée de ne pas le faire. Lorsqu'elle me suggérait au contraire que j'aimais quelque chose, alors oui, j'aimais sûrement. Même les cours de solfège du mercredi après-midi, c'est dire !

Mais quand François et moi avions voulu un enfant, là c'est mon corps qui avait dit non. *Décider* d'avoir un enfant, quel concept ridicule. On ne décide pas grand-chose quand la nature s'en mêle. Les décisions, c'est surfait, ça n'existe pas vraiment. Il y a la vie, ce qu'elle fait de nous et nous qui essayons de faire avec, voilà tout.

J'en étais là de mes réflexions quand je réalisai non seulement que le Dr Arnot était arrivé, mais qu'en plus il venait de me poser une question, à en juger par son regard interrogateur, par l'arc que formaient ses sourcils poivre et sel et sa bouche légèrement entrouverte, prêt à reformuler sa demande.

« Madame Charpentier ?

— Oui ?

— Est-ce que c'est d'accord pour vous ?

— Euh... oui. »

Aucune idée de ce à quoi je venais d'acquiescer, mais s'il m'avait toujours été difficile de dire « non », le « oui » me venait à l'inverse un peu trop aisément.

« Jacques, dis-nous sincèrement, tu penses qu'il y a encore des chances que ça réussisse ? demanda mon mari avec son accent argentin, faisant poétiquement rouler les « r » du mot « réussite », adoucissant presque l'échec cuisant de ma fertilité inexistante.

— Eh bien, il ne faut pas désespérer, le désespoir c'est très mauvais pour la fécondité !

Voilà ce que je récoltais à avoir choisi un gynécologue prêt pour le départ à la retraite : au lieu de la version 2.0, j'avais la version antédiluvienne qui pensait devoir cacher la vérité au patient et l'agrémenter d'une touche d'humour abstraite. Pourtant, j'aurais bien voulu la connaître, moi, la vérité : mènerais-je un jour une grossesse à terme ? J'étais fatiguée d'essayer. Quatre ans de

Procréation Médicalement Assistée, quatre ans d'hormones, quatre ans d'échecs et de fausses couches. Je ne savais même plus si je voulais de cet enfant.

La culpabilité me rattrapa aussitôt. Je ne devais pas me décourager, nous y arriverions. Je me tournai vers François et lui souris. Non, il ne fallait pas désespérer.

« Bon, très bien, reprit le Dr Arnot, puisque vous êtes d'accord, on double les doses d'hormones dès ce soir. ».

Chapitre 2

Je me regardais dans le miroir avec un air sceptique, terrée dans les toilettes pour femmes du Daily Chic. À trente-cinq ans, je n'étais pas trop mal conservée. Mon Dieu, voilà que je me mettais à penser comme un machiste des années cinquante. Je n'aurais pas dû me considérer vieille à cet âge-là et encore moins penser « conservation ». Malgré tout, les changements que l'on faisait subir à mon corps sans résultat ces dernières années m'avaient marquée. La peau grasse, les cheveux secs, les cernes sous les yeux, la petite bouée qui enflait sous mon pull sans signifier pour autant qu'un bébé s'y logeait... François m'aurait dit « *mais non, regarde-toi, tu es si belle* ».

J'essayais de me voir à travers ses yeux : grande, d'un blond vénitien peu commun, de discrètes taches de rousseur relevant ma peau autrement d'une teinte blanc de blanc... J'avais beau essayer, je ne percevais que mon propre regard : si peu commune et pourtant si effacée. J'avais toujours été la grande de la classe, la timide qui ne savait pas où se mettre, qui ne savait pas quoi faire de ce corps qui grandissait trop vite. Celle qu'on mettait au fond sur les photos de classe, avec les garçons, la honte. Jusqu'à François. Lui avait su quoi en faire de ce corps, il m'avait dit et redit comme j'étais belle. Grâce à lui, j'avais appris à me cacher un peu moins au fond de la salle.

Malgré cela, j'étais à nouveau terrée dans une cachette, il me fallait au moins ça pour trouver le courage d'aller parler de mon projet d'article à Stanislas. Mode *motivational speech* activé : « *allez, Julie, tu peux y arriver. On répète : l'éducation est un sujet cher au cœur des mamans, car l'école est une substitution aux valeurs qu'elles souhaitent transmettre à leurs enfants. Les mamans veulent avoir leur mot à dire sur l'éducation, et donc sur l'école et les propos de la ministre de l'Éducation.* » Voilà, ce serait parfait. Ensuite, proposer d'aller interroger des mamans pour retranscrire leur opinion. Il me suffirait d'éviter le mot « politique » pour ne pas laisser entendre qu'il s'agissait bel et bien de cela.

Pas encore tout à fait prête ni courageuse, je détaillais l'endroit dans lequel je me trouvais. La décoration était pensée jusque dans ces lieux, jusque dans les